

Ce temps nôtre écru de François Rannou

Alex Delusier

Il est souvent simple de voir le temps comme une voile immaculée ou totalement sinistre, devant laquelle rien ne passe, et derrière laquelle tout est possible. Même la réalité, jamais ne s'y mêle. Et pourtant, ce linge ne reste jamais blanc. Il se salit des couleurs du réel ; il s'attache aux bonheurs de l'existence et à ses tourments. Il reste écru.

A première vue, le livre est un assemblage de poèmes évoquant simultanément la figure d'Ophélie, de Gilliatt, d'Orion ou encore de Saint François d'Assise. Ce sont des figures qui servent de prétextes à la réminiscence de souvenirs d'enfance ou d'adolescence, que le poète déconstruit, distance par le rapport à l'éloignement, au retrait du temps et donc, d'une certaine façon, à la solitude.

L'eau devient une voix
les arbres disparaissent je
respire quand je

traverse le pont

(Où se termine le fleuve ? 2, p. 16)

C'est à partir de ce poème en trois parties (*Où se termine le fleuve ?*) que la distance se produit. Ce passage à travers le fleuve permet étrangement une relation au réel qui ne semblait pas exister : "bruit flou des avions les/berges se fragmentent/mes pieds devenus friables/créent des empreintes/syncopées" (*Où se termine le fleuve ? 3, p. 18*).

Cela n'empêche cependant pas au poète que des images de cet autre monde reviennent ;

mais il lui faut alors un “Hermès un peu butor” (*Ô ne pas te perdre pour la seconde fois*, page 20). Dieu non pas alors psychopompe, mais psychanalyste, car une réparation est nécessaire après la chute, et la perte et le manque qui en résultent. Le sourd travail du deuil rétablit au monde celui qui avait un peu oublié que le souvenir n’est jamais complètement terminé, qu’il peut vivre encore, et se transformer au contact de la réalité :

Selon que nos pas franchissent ou non la limite
entre les carreaux le destin pourrait transformer

notre vie la métamorphose se ferait peut-être comme
un éblouissement à cause du soleil reflété dans un

rétroviseur [...]

(*Etre ou avoir été*, p. 29)

Il ne s’agit pas de sublimer le monde, mais d’en être toujours ébloui, d’accepter cet “éblouissement”. Soumy, Kiev, ou la traversée des Alpes par Hannibal : le temps se traverse ou plutôt se présente comme un ruban de Möbius. Il y a alors une sorte de Croisade, de conquête ou de reconquête du souvenir qui parvient à recentrer le sujet sur quelques souvenirs, parmi lesquels ceux qui ont eu lieu rue Rosmadec :

un soir je revins de l’école sans lui n’avait pas
été vu de la journée les autres ne disaient
rien alors après 5 heures j’ai tiré la cloche

devant l’étroite entrée de cette sorte de krak
(j’avais appris le mot par Thibaud des Croisades ce
feuilleton à la télévision m’agrippait) [...]

(*Foyer*, p. 19)

La déchirure n'est pas seulement décrite avec attention à travers l'écriture, elle la fonde, elle la perce, elle l'établit et la fait reculer par le quotidien, les souvenirs joyeux, l'oubli : "les draps funèbres qu'on tisse au long des jours il aurait/fallu qu'on entende des silences subtils pour que l'herbe blanche/au matin soit aplatie sous nos pieds [...]". Il s'y trouve cette part de l'autre qui est nôtre : ce souvenir que raconte Gorbatchev, qui pourrait être celui d'un homme du centre Bretagne ou de la Drôme (près de l'endroit où vivait André Du Bouchet...)

C'est pourquoi, peut-être, la forme du poème devient parfois plus monolithique, il est plus difficile à lire, et donc, il est, paradoxalement, plus difficile à avancer pour le sujet à travers ces vers (*On avance*, p. 36). La forme du poème crée elle-même l'absence ; le poème la convoque, il la forme. Il devient ce manque, ce deuil perpétuel. Le nom de ce que Verlaine appelait "*Melancholia*" et qui fait poser la parole ; le bruit qui reste quand le souvenir a déjà été arraché ou brûlé à la ferveur de quelque présent. On confond alors les gestes et la voix, la main et la chevelure : "[...] nous vivrons peut-être l'éternité/semble devenue ta main que je saisis dans tes cheveux collés" (*Nous partirions de Soumy*, p. 35). L'existence absente de "ce temps" est une existence tissée de nudité et qu'il faut garnir d'une chair de souvenirs ; une mémoire qui ne doit ni être du dehors ni pré-fabriquée, mais qui doit s'incarner dans le deuil lui-même. Ce "temps" est bien sûr aussi celui du début de la guerre en Ukraine, qu'ont fui dès février 2022 les gens de Soumy. C'est par cette distance avec le souvenir que se forgent de nouvelles relations, intra-sensorielles et pleines de chemins qui permettent un lyrisme distancié, où passent l'élégie et la prosopopée du fleuve. On aura saisi que ce n'est pas dans l'enfouissement de la perte que se perd le sujet, mais vers l'éveil (*Awake*) qui clôt chaque partie du livre, le réveil à une nouvelle naissance, à une nouvelle voix : " [...] la tête alors se réveille-t-elle/pour paraître sans beaux dehors parce que/nous ferions retentir nos douleurs et nos cris/dans l'éclat dépouillé de cette première fraîcheur ?" (*Awake*, 2, p. 38).

André Du Bouchet, dont François Rannou était proche, définissait la poésie comme le réel qui "*se révèle dans son déchirement*" et il disait écrire "*pour retrouver une relation perdue*." C'est précisément dans la perte de cette relation que François Rannou écrit ; dans la tentative de retrouver sa relation, non par ses étapes ou ses éléments, mais uniquement "*sa*

fumée grise” que *l’herbe blanche* (p. 41) laisse apparaître. Cette herbe blanche qui sera terre noire, que la femme anonyme sauve dans *Sur la terre noire en remblai tassée* (p. 44). La poésie aide à se rapprocher de la vérité (autre chemin du deuil), aide à raconter cette traversée, qui compte bien plus que l’aboutissement. Elle est la faiblesse même née de la voix et de la conscience du poète ; elle questionne le sens et pose la question de la raison d’exister à travers Saint François d’Assise, le plus humble des chrétiens, par la dépossession : “Il se fit par elle/tailler les ongles/pour la dernière fois/“brûle tout jette/abandonne tu/n’auras plus rien/à toi [...]”, ou par la redécouverte de la Voix par celle d’oiseaux non pas lyriques ou élégiaques, mais des animaux aussi communs qu’ils sont méconnus dans l’imaginaire : “pourra-t-il toujours/comprendre le rouge-gorge/le pinson le chardonneret/s’ils n’existent plus/s’il a perdu/mère père amis/”je m’allègre de/moi-même reste/la Joie d’accueillir/ce qui vient/ses silences/sa Voix” (*“Je lis tant de douceur dans les yeux d’une vache” soupire le jeune François allongé près d’Assise, les fesses douces*”, p. 49). A moins que l’existence soit cette “*Joie d’accueillir*”, ce chant qu’on perd et qu’on retrouve, et qu’il s’agit d’accueillir à son tour. La poésie est ainsi cette parole qui nous reste et revient (qui peut être celle de poissons d’ailleurs, aussi !), mais qui est déjà, secrète et innée ou déjà née. Elle réapparaît lorsque quelqu’un s’en va, et elle est ce peu qui nous reste lorsqu’on perd quelqu’un.

La pluie sera le prix sur
tes lèvres aux trop fines

coupures il y aurait alors
dans les chansons mélancoliques

les poissons abyssaux éclairant
des mots qui s’éloignent [...]

(*De ce temps nôtre écru*, p. 52)

C’est à Georges Perros que je pensais parfois en lisant le livre de François Rannou ; il n’est évidemment pas sans signification que ce livre alterne les formes poétiques et versifiées, entre vers blancs et formes fragmentées du vers. Le titre du recueil qui reprend en partie,

mais seulement en partie, le titre du poème que nous citons plus haut, laisse évidemment penser que “*ce temps*” est plus large qu’un moment d’enfance, ou un songe, un fleuve créant “des empreintes syncopées” (*Où se termine le fleuve ?* 4, p. 18). C’est un livre de poèmes qui travaille l’absence et que l’absence travaille dans la voix poétique ; elle vient creuser le vers, le distancier, l’éloigner, l’interroger dans son pouvoir, ou plutôt dans son impotence, en faisant entendre une voix (qu’elle soit haute, qu’elle soit basse, peu importe). C’est le chemin du poème de creuser l’un dans l’autre, la puissance dans la voix, la voix dans la puissance, jusqu’à ce qu’elle devienne Puissance, forces évasées et perdues, disparition retrouvée, naissance déjà morte : une fuite en avant dans la pauvreté du sens ou du signe, “*ce temps*” pose la question de la perte de ce fil. Elle nous impose au présent, pas au passé. Elle nous oblige à regarder vers l’avenir, à le creuser, à le penser avec poésie. Ce temps est en définitive le lieu de notre temps, qu’il soit taché ou plus ou moins limpide, ou plus ou moins obscur, peu importe. Une fois encore, c’est la fuite du temps qui compte. Les filins d’acier du puits qui, comme les souvenirs du sujet, ruissellent depuis la nuit des temps.

Alex Delusier